

Les Petites Fugues 2023



LIRE GISÈLE BIENNE

SOMMAIRE

LA MALCHIMIE

I / « SANS CESSÉ LE PROGRÈS, ROUE AU DOUBLE
ENGRENAGE / FAIT MARCHER QUELQUE CHOSE
EN ÉCRASANT QUELQU'UN » - VICTOR HUGO // p. 3

II / SE PERDRE POUR RETROUVER LE FRÈRE // p. 6

LES LARMES DE CHALAMOV

I / « KOLYMA, KOLYMA, Ô PLANÈTE ENCHANTÉE
L'HIVER A DOUZE MOIS. TOUT LE RESTE,
C'EST L'ÉTÉ... » // p. 12

II / « SURVIT-ON POUR ÉCRIRE UN JOUR,
ÉCRIT-ON POUR SURVIVRE ? » G. BIENNE // p. 14

III / « LES RÉCITS OPÈRENT COMME ŒUVRE
DE RÉSISTANCE À LA DÉSINTÉGRATION
DE L'HUMAIN. CHALAMOV : CORPS USÉ
ET BLESSURES À L'ÂME » (P. 24) // p. 16



Fiche ressource initiée par l'Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté, en partenariat avec la Direction régionale académique à l'éducation artistique et culturelle (DRAÉAC), dans le cadre du festival littéraire itinérant Les Petites Fugues 2023.

Réalisation : Caroline Denys, professeure de lettres.

Avertissement : Subjectifs et non exhaustifs, les contenus de ce dossier sont proposés à titre de « pistes de travail ». Chacun sera libre de les suivre ou de s'en affranchir.

Les
PETITES
FUGUES


Agence Livre & Lecture
Bourgogne-Franche-Comté


RÉGION ACADÉMIQUE
BOURGOGNE-
FRANCHE-COMTÉ
Liberté
Égalité
Fraternité

Délégation régionale académique
à l'éducation artistique et culturelle

L'AUTRICE

Gisèle Bienne, née le 27 juillet 1946 à Chavanges dans l'Aube, est une romancière et essayiste française. Elle vit et travaille à Reims.

Après ses études de lettres à l'université de Nancy, elle exerce plusieurs métiers. D'abord peintre et professeur, elle se tourne vers l'écriture à 28 ans. Son premier roman, *Marie-Salope*, touche immédiatement le public. En tant qu'autrice, elle intervient dans de nombreux collèges et lycées, des universités et anime des ateliers d'écriture. Elle a bénéficié de plusieurs bourses du CNL et d'une résidence à la villa Marguerite-Yourcenar en 2010. Elle est membre du jury du prix académique de la Nouvelle littéraire et de celui du prix Maurice-Genevoix, prix qu'elle a elle-même reçu en 2019. Elle publie également pour la jeunesse, collabore avec diverses revues et travaille avec des photographes.

Bibliographie

- *Marie-Salope ou la Jeune Fille et la vie*, roman, éditions Des Femmes, 1976.
- *Douce amère*, roman, Des Femmes, 1977.
- *Rose enfance*, roman, Des Femmes, 1979.
- *Je ne veux plus aller à l'école*, Des Femmes, 1980.
- *Bleu, je veux*, Seuil, « points virgule », 1983.
- *Lettre à l'été*, poèmes, Les Cahiers bleus-Librairie bleue, 1985.
- *Premières alliances*, récit, Seuil, 1988.
- *La Champagne. La belle pouilleuse*, éditions Autrement, 1988.
- *Rémuzor*, roman, Actes Sud, 1994.
- *Paysages de l'insomnie*, roman, Climats/Flammarion, 2004.
- *Les Jardins de mon père*, texte en écho aux photographies de Bernard Joseph, 2005.
- *La Ferme de Navarin*, Gallimard, « L'un et l'autre », 2008.
- *Katherine Mansfield dans la lumière du sud*, Actes Sud, « Un endroit où aller », 2011.
- *Le Blues du tram*, éditions Châtelet-Voltaire, 2011.
- *L'Étrange Solitude de Manfred Richter*, Actes Sud, « Un endroit où aller », 2013.
- *La Brûlure*, suivi de *Marie-Salope*, (réédition) Actes Sud, « Un endroit où aller », 2015.
- *Les Fous dans la mansarde*, Actes Sud, « Un endroit où aller », 2017.
- *La Malchimie*, Actes Sud, « Un endroit où aller », 2019.
- *L'Homme-frère*, Actes Sud, « Un endroit où aller », 2021.
- *La Remorque de paille*, éditions Noires Terres, 2021.
- *Grandir avec le Stade de Reims*, Médiapop Éditions, 2022.
- *Les Larmes de Chalamov*, Actes Sud, « Un endroit où aller », 2022.

À propos des deux ouvrages choisis

Les Larmes de Chalamov et *La Malchimie* sont deux textes publiés chez Actes Sud dans la collection « Un endroit où aller ». Créée en 1995 par Hubert Nyssen, cette collection « offre un lien de rassemblement à des textes de genres divers, souvent inclassables, avec le souci de donner une autorité commune à leurs singularités multiples ». Et effectivement, les deux textes de Gisèle Bienne jouent sur plusieurs tableaux, en nouant étroitement récit intime, récit documentaire et lectures en miroir.

Note de l'éditeur

«Récit d'un empoisonnement, La Malchimie témoigne de l'affection d'une sœur ayant perdu son frère, ouvrier agricole mort de la nocivité des produits phytosanitaires qu'il a manipulés pendant des décennies sans protection, autant que de l'urgence à combattre le tout-chimique. Un récit emporté par la force incandescente d'une romancière qui a su bâtir de livre en livre un univers rare et complexe.»

I / « SANS CESSÉ LE PROGRÈS, ROUE AU DOUBLE ENGRENAGE / FAIT MARCHER QUELQUE CHOSE EN ÉCRASANT QUELQU'UN » VICTOR HUGO

1/ « Un enfer lisse proposé comme l'image d'un paradis » (p. 113)

La Malchimie raconte l'histoire de Gabrielle, double fictif de l'autrice, accompagnant dans ses soins palliatifs son petit frère, Sylvain, frappé d'une leucémie aiguë myéloblastique.

Sylvain est ouvrier agricole. Après le décès de son père et la reprise, « dans l'ordre des choses », de la ferme familiale par l'aîné, il est contraint de rejoindre la « plaine aux grands rendements ». Là-bas, il travaillera avec acharnement toute sa vie. Il sera chargé notamment de traiter les cultures, c'est-à-dire de les arroser de produits phytosanitaires :

« Je suis étudiante, il conduit le tracteur de son patron, laboure, ensemence, moissonne les champs de son patron et les "traite". "Traiter", il a commencé jeune. On traite contre les maladies, pour les rendements, la propreté. On traite dans la plaine de façon préventive, curative, et intensive toujours. On traite, c'est radical et ça rapporte » (p. 22).

Si sa maladie n'est pas reconnue « professionnelle » par la Mutualité sociale agricole, les conversations avec les infirmiers-ères du service révèlent que c'est bien l'exposition régulière aux composants cancérigènes des pesticides durant plusieurs décennies qui a provoqué sa maladie. Le titre en forme de mot-valise résume à lui tout seul le lien de cause à effet : la malchimie, c'est la chimie devenue poison mortel, tuant les ouvriers alors qu'elle est supposée leur rendre la vie meilleure.

C'est en tout cas ce que pensait la génération de leur père, paysan lui-même. S'il s'agissait d'agriculteurs encore relativement indépendants, décidant des cultures,

organisant leur travail, conservant leurs semences, il n'en reste pas moins qu'ils souffraient de la dureté du métier qui malmenait les corps et n'assurait aucun confort financier. Le secteur d'activité de l'agriculture a connu cependant, comme le rappelle l'autrice, un grand bouleversement dans les années 1960. En effet, l'objectif est alors de développer une agriculture d'exportation au service de la puissance économique de la France. Aussi s'emploie-t-on à remembrer des terres pour permettre la circulation de nouveaux matériels agricoles et, surtout, à utiliser de plus en plus d'engrais et de pesticides. On se réjouit ainsi de l'apport de la chimie, dont on est persuadé qu'elle améliorera les conditions matérielles d'existence.

Et on y croit d'autant plus que, si les conséquences néfastes des produits phytosanitaires sont aujourd'hui démontrées, ceux-ci ont été d'abord mis en vente après une batterie de tests largement insuffisants. À cela s'ajoute le fait que les premiers usagers de cette malchimie n'avaient, en guise de référence, que les récits publicitaires et les supports de communication proposés par les firmes. Sans compter l'étiquetage approximatif : comme Sylvain, questionné par sa sœur à ce sujet, nombreux étaient ceux qui, confiants, ne lisaient que le mode d'emploi du produit sans prendre la peine d'en regarder les composants. Non seulement ils ignoraient la dangerosité de son usage, mais ils ne la supposaient même pas. Enfin, la confiance dans le progrès grâce aux sciences et aux techniques apparaît presque inhérente à l'homme, comme en témoigne la réaction de Sylvain à sa maladie : *« Sylvain croit aux avancées dans le traitement du cancer et aux soins de son hématologue [...] Sa confiance en elle est inébranlable en dépit des résultats des analyses de sang plus que moyens. Comme il a cru aux pouvoirs des produits phytosanitaires, il croit en ceux de la science médicale. "Les chercheurs : des cerveaux, ces gens-là" »* (pp. 187-188).

2/ « "Phytosanitaire" c'est ce qu'on appelle une "boursouflure sémantique" et les boursouflures ont besoin d'être dégonflées » (p. 58)

Le terme « pesticide » recouvre deux catégories de produits : les biocides et les produits phytosanitaires. Les biocides sont définis par le ministère de l'Agriculture comme *« les substances actives ou produits destinés à détruire, repousser ou rendre inoffensifs les organismes nuisibles, à en prévenir l'action ou à les combattre de toute autre manière, par une action chimique ou biologique »*. Quant aux produits phytosanitaires, également qualifiés phytopharmaceutiques, ils sont *« les produits, sous la forme dans laquelle ils sont livrés à l'utilisateur, composés de substances actives, phytoprotecteurs ou synergistes »*. Ils sont destinés, un, à la protection des *« végétaux ou [les] produits végétaux contre tous les organismes nuisibles ou [à] prévenir l'action de ceux-ci »*; deux, à *« exercer une action sur les processus vitaux des végétaux »*; trois, à *« assurer la conservation des produits végétaux »*; quatre, à *« détruire les végétaux ou les parties de végétaux indésirables »*; et finalement à *« freiner ou prévenir une croissance indésirable des végétaux »*.

Ainsi définis, les pesticides, et par extension les organismes génétiquement modifiés, apparaissent comme l'aboutissement d'une philosophie et d'une théologie occidentales prêtant à l'homme des capacités démiurgiques. Ils sont symptomatiques d'une tentative vaine d'organiser la nature au service de la culture. Les narrations qui s'efforcent de justifier une agriculture industrielle et le recours aux pesticides insistent sur la responsabilité de la communauté internationale à nourrir sa population toujours croissante. S'il y a en effet une crise alimentaire globale, le problème est mal posé. pon'est

Ce n'est pas que nous produisons trop peu de nourriture – du moins pour le moment –, mais que nous restreignons l'accès à ces denrées à ceux-celles qui peuvent en faire les frais, comme en Inde où les agriculteurs-rices de coton se voient contraints par les firmes géantes de rompre avec leurs méthodes agricoles traditionnelles, comme la mise en pâture sur les champs des bêtes, lesquelles, une fois les récoltes effectuées, s'en trouvent malades et décèdent par milliers. L'action croisée de la gouvernance internationale et d'une poignée d'entreprises assure le contrôle de la production de nourriture de manière à limiter les opérations de plus petites structures agricoles, inévitablement alternatives. Les organismes génétiquement modifiés et les pesticides ne sont donc pas là pour prévenir la faim dans le monde, mais bien pour exercer un contrôle fort sur les petites exploitations et le futur de l'alimentation, et garantir ainsi le profit financier de quelques individus.

Au regard de cette liste que l'on pourrait encore allonger, il apparaît nécessaire de dénoncer les agissements des géants de l'agrochimie d'une manière ou d'une autre. Certains.es décident de saisir la justice comme cette jeune femme de Laon que Gabrielle rencontre à l'hôpital où elle rend visite à son mari, un agriculteur lui aussi atteint d'un cancer :

« "Nous allons leur faire un procès. C'est héroïque mais très incertain et fou, ils m'ont répondu."

Qui, "ils"? Ceux qui soignent son mari. Bayer, le folpel; Monsanto, le Roundup, son glyphosate; Syngenta son atrazine... notre région détient le palmarès, cancers de la vessie pour les viticulteurs, cancer du sang, lymphomes pour les agriculteurs » (p. 27).

D'autres choisissent l'écriture comme Gabrielle/Gisèle. Tout la pousse, en effet, à s'inscrire personnellement dans cette protestation, de l'injuste maladie de son frère à ses origines paysannes : *« Dans les années 1990, un second remembrement achève de défigurer la plaine. Mon père baisse les bras. Bouleverser ainsi le paysage, c'est écraser les souvenirs, piétiner les mémoires [...] Les "traitements" pleuvent sur les champs. Les moissonneuses-batteuses crachent le grain dans les bennes. Des propriétés qui périllicitaient sont rachetées par de plus grosses. Mon père cède l'exploitation à son fils aîné. Personne ne lui prendra ses paysages intérieurs. Il n'avait pas cherché à s'étendre et avait été le dernier à utiliser les engrais. Les pesticides, il ne connaissait pas. Il y eut des années sombres, il en rendait "les gros" responsables » (pp. 65-66).*

Mais le texte dépasse le récit de l'intime pour se faire accusation et pointer l'insupportable toute-puissance mortifère des géants Monsanto (Bayer), Syngenta (ChemChina), BASF, Dow, ou Pioneer. Le chapitre « Le creuset noir de la malchimie » nous rappelle ainsi à juste titre l'histoire de la firme Bayer, laquelle a, lors de la Première Guerre mondiale, fabriqué le gaz moutarde que les Allemands se sont empressés de tester : *« L'effet de surprise a été total et l'effroi immense. Les victimes se tordaient sur le sol, les muqueuses attaquées, la peau cloquée, paupières et lèvres enflammées et poumons brûlés » (pp. 58-59).* Par la suite, Bayer a financé la campagne d'Adolf Hitler, et *« participé à la construction d'un des trois grands camps du complexe concentrationnaire d'Auschwitz : Monowitz-Buna » (p. 60),* où fut déporté Primo Levi. *« Parmi ces chimistes, des trafiquants en vies humaines se procuraient à très bas prix des "lots de femmes déportées" et s'en servaient comme cobayes pour expérimenter des produits soporifiques ».* Ne pas oublier la grande histoire : ce que nous enseigne *La Malchimie*.

II / SE PERDRE POUR RETROUVER LE FRÈRE

1/ « Commençons par le commencement, s'il y en a un » (p. 19)

Ne pas oublier la grande histoire, ni la petite en réalité.

Alors que son frère tombe malade, Gabrielle est confrontée à la « *brutale fracture dans la civilisation paysanne* » (p. 123). Mais c'est aussi l'ultime occasion de renouer leur lien, érodé par des chemins de vie différents. Lorsque Gabrielle commence à publier « *ses écritures* », sa famille craint en effet de s'y reconnaître, et l'écart se creuse. Cependant, à l'annonce de l'hospitalisation de Sylvain, des réminiscences de l'enfance surgissent : « [...] *oubliant qui j'étais, où j'étais, j'ai vu la marée de l'herbe [...] L'herbe, l'arbre, le ciel, et nous, Sylvain, Gabrielle, perdus chaque matin d'été avec les bêtes dans cet îlot de verdure, lui-moi à quelques centaines de mètres de la forêt, ensemble pendant dix années, liés par le pacte de l'herbe* » (p. 15).

La relation entre frère et sœur se reconstruit ainsi dans l'évocation du souvenir commun, reprend l'histoire au plus proche de leur ancienne complicité :

« *Mon frère, qu'allons-nous réussir à nous dire ? Et si je lui parlais de l'herbe. Je me rappelle les endroits, l'herbe du terrain de football par exemple, il ne l'aura pas oubliée, ni celle des prés. À trois cents mètres de notre maison, le terrain de sport longeait la ruelle des Gitans. Il y poussait des pissenlits, des carottes sauvages, des colchiques. Notre père, arbitre à ses heures, la fauchait. On y trouvait quelquefois une chèvre égarée. L'herbe du terrain de foot, bonne idée pour amorcer une conversation avec un ancien footballeur et entraîneur* » (pp. 32-33).

Ce qui touche ici, outre l'attention portée à la mémoire de l'autre pour renouer avec le partage, c'est l'évocation d'un monde passé, d'avant l'assainissement des produits phytosanitaires justement et loin de la chambre stérile où ils conduisent irrémédiablement, quand la nature avait encore ses droits et sa sauvagerie. Un paysage que réactive une autre remémoration page 41 : « *Aller jusqu'au saule avec nos sept et huit ans était un périple. Les bêtes se trouvaient déjà sous l'arbre que nous étions encore comme deux statues à l'entrée du pré, les pieds dans la terre spongieuse, de l'herbe jusqu'au ventre. Elles dansaient, cabriolaient dans cette herbe gorgée de rosée, des folles transformées en chèvres. Nous étions au bord d'une mer aux vagues très hautes.* » Dans la chambre d'hôpital où Sylvain meurt lentement, la connivence de l'enfance est ainsi réanimée pudiquement, au fur et à mesure des souvenirs exhumés et des secrets avoués.

2/ « Le pont qu'on essaie de construire entre les journées peut céder à tout instant » (p. 87)

Si Gabrielle s'efforce au chevet de son frère d'offrir une présence forte et réconfortante, plaisantant parfois pour le faire sourire, elle ne s'en retrouve pas moins débordée par l'idée de le perdre, le sentiment d'injustice, le chagrin et la colère. Dès l'annonce de sa maladie, elle est plongée dans la confusion. Par la suite, elle se perd fréquemment

dans les couloirs de l'hôpital. Le chapitre « Les portes » dessine avec précision cette sensation de perdre pied : « *J'ai l'impression de me payer une gueule de bois sans avoir bu, reconduite de nuit en nuit, de petit matin en petit matin.* » La perte des repères spatiaux s'accompagne aussi d'une perte des repères temporels. Le·la lecteur·rice est alors porté·e d'images en images, de souvenirs d'enfance, de rencontres dans le présent, et d'espairs pour le futur, sans d'autre fil que la pensée affectée de Gabrielle. Elle nous interroge d'ailleurs à plusieurs reprises : « *Me suis-je égarée ? [...] Je m'égare ?* » (pp. 68-69).

Cette dispersion que vient rassurer la récurrence de quelques motifs donne aux textes une stylistique singulière, comme une tête que l'on s'efforcerait de garder hors de l'eau. Certains éléments géographiques et les rencontres que l'on y fait sont ainsi répétés. Le trajet qui relie le domicile de Gabrielle à l'unité 99 de l'hôpital Debré où est hospitalisé Sylvain, les arrêts du tramway et la retrouvaille quasi systématique de Kamel, un autre passager, le retour à l'appartement avec son escargot dans le saladier, sont plusieurs fois relatés, et constituent une sorte de colonne vertébrale à la vie de Gabrielle, comme au texte. Aussi le récit de *La Malchimie* apparaît-il comme un ensemble de bouées de sauvetage, des petites choses qui aident à garder le cap, alors que la mort se profile et, avec elle, la scission définitive avec le frère.

3/ « *Toi, c'est moi* »

« *Parler c'est creuser la plaie.* » Alors écrire ? Pour la panser ? Gabrielle, c'est en effet Gisèle qui avoue avoir éprouvé beaucoup de mal à commencer ce récit. *La Malchimie* est donc d'une certaine manière un texte autobiographique, dans lequel l'autrice choisit de s'incarner en utilisant un autre prénom, celui de Gabrielle. Ce choix de double fictif serait matière à réflexion. Qui est vraiment « *Gabrielle* » ? Est-elle la partie de Gisèle de laquelle le frère a été soustrait ? Ou bien au contraire est-elle cet autre soi qui n'existe que dans la relation privilégiée à son frère ? « *Toi c'est moi.* » Cette phrase, répétée à plusieurs reprises par Gabrielle, seul morceau de vérité capable de reconforter Sylvain qui fait face à sa mort maintenant inéluctable, prête à croire que Gabrielle est plutôt la partie de Gisèle qui s'articule autour de Sylvain, dans sa relation avec lui. Gabrielle représente la communion, la confusion de la sœur et du frère, redécouverte à l'évocation d'un souvenir d'enfance, puis d'un autre sur le bord du lit d'hôpital de Sylvain. L'apparent déplacement identitaire témoignerait ici d'une retrouvaille plutôt que d'une perte.

4/ « *Toi, d'autres, nous* »

Choisir le prénom « Gabrielle » pour incarner Gisèle procède cependant tout autant d'une mise à distance que d'une généralisation de la situation. Le mal dont est atteint Sylvain concerne en effet nombre de personnes travaillant au service de l'agriculture industrielle. Le récit est porté au-delà de l'intime pour devenir une enquête sur un fait de société : l'usage à l'excès des pesticides et produits phytosanitaires, les géants assassins, leurs impacts sur l'agriculture et ses acteur·rices et les écosystèmes. Ainsi, Sylvain devient le mari de la jeune femme de Laon, Caroline Chenet, Dominique Marchal, Paul François, Denis Camuset, Denis Bibeyran et Sylvain de Montemboeuf, d'autres victimes de l'agro-industrie. Par extension, Gabrielle se confond elle aussi avec les proches qui désespèrent et/ou qui s'engagent dans une lutte : « *Je suis dépassée. "Nous le sommes tous, je crois, puisque rien ne nous prépare à la maladie mortelle d'un être cher"* » (p. 213).

Ces destins qui s'entrelacent ont tous été tragiquement marqués par les produits phytosanitaires. Néanmoins, c'est celui de Susan Sontag qui va prédominer pour structurer le récit. En effet, Gisèle Bienne intercale de nombreuses citations de *Mort d'une inconsolée. Les derniers jours de Susan Sontag*. Dans ce texte, David Rieff retrace les derniers jours de sa mère, frappée elle aussi d'une leucémie aiguë : « *Pure coïncidence, j'avais découvert ce livre à la médiathèque une heure avant d'apprendre la maladie de mon frère.* » Même maladie, même confiance naïve dans le progrès médical, même appétit pour la vie : les liens entre l'agriculteur champenois et l'intellectuelle américaine se nouent progressivement et de plus en plus étroitement, annulant la pure coïncidence.

Mort d'une inconsolée accompagnera ainsi Gabrielle au chevet de son frère jusqu'à la fin, et sa lecture par petits bouts désordonnés finit par contaminer l'écriture de *La Malchimie*, qui en ressort récit à quatre mains, celles du « *fil et sa mère, la sœur et son frère* ». Et la mort de Susan de se superposer à celle de Sylvain : « *Elle est morte entourée de ses amis, de son fils, le médecin qui la soignait tenait sa main dans la sienne, l'a tenue jusqu'au bout [...] Il est mort seul vers neuf heures trente du matin, sans avoir rien dit ni demandé, deux jours avant le 31 décembre, date de son anniversaire* » (p. 224). À la fois ainsi mis à distance et redoublé par cet autre texte devenu miroir, le décès de Sylvain dit à sa manière toute la difficulté de l'entreprise de ce texte : faire le deuil d'un frère aimé.

LA MALCHIMIE : RÉCEPTION CRITIQUE (SÉLECTION)

« *Ce n'est pas uniquement une enquête. Le récit mélange très subtilement le ressenti, les émotions, la relation sœur/frère, les souvenirs intimes avec cet ancrage dans l'actualité et de manière toujours très fluide.*

Autant un témoignage qu'un réquisitoire, tout est mêlé : la vie, la mort mais c'est surtout un manifeste pour la vie.

Un roman très émouvant qui invite "à ré-enchanter l'avenir", et milite avec force pour une agriculture biologique. »

– Françoise Ramillon, *Le Journal de la Haute-Marne*

« *La mort approche, inexorablement portée par ce témoignage bouleversant. Un "j'accuse", terrible, véritable plaidoyer pour une prise de conscience contre la "malchimie", celle qui empoisonne les champs, l'air, l'eau et les gens.* »

– Lucie Servin, *Rebelle Santé*

« *Où Gisèle Bienne a-t-elle trouvé la force d'écrire sur le cynisme mercantile des grandes firmes chimiques qui ont assassiné son frère? De sa révolte mais pas seulement. Son récit fait entrer autant de fureur que de poésie, autant de rage que de grâce d'aimer. Ce réquisitoire n'en est que plus bouleversant.* »

– Élisabeth Barillé, *Le Figaro Magazine*

« *S'ils sont les cibles, les gros bras de l'agrochimie ne sont pourtant pas le cœur du livre, qui se lit d'abord comme un hommage vibrant et magnifique au frère disparu.* »

– Gilles Grandpierre, *L'Union*

« Quel titre puissant et bien trouvé, mélange de malchance et d'alchimie, de maladie et de chimie, mot-valise gravé sur ce beau livre-tombeau que l'auteure a écrit pour son frère agriculteur [...] La preuve que la littérature est l'amie des moments difficiles. Avec *La Malchimie*, Gisèle Bienne élargit le cercle des compagnons d'infortune, et tend une main solide et solidaire à tous les indignés. »

– Marine Landrot, *Télérama*

« L'alchimie de l'écriture est essentielle face à ces menaces et pour construire un monde où chaque "sujet" compte dans sa singularité, un monde où la vie d'un Sylvain et l'immense chagrin de sa sœur et de ses proches pèsent plus qu'un "dollar de business". Elle nous rend lucides "face à l'apocalypse", sans craindre les affects dits "négatifs" – la peur devant la toute-puissance de l'industrie soutenue par les gouvernements, l'indignation, la révolte, la colère. Mais aussi l'empathie envers ceux qui souffrent, les victimes et leurs proches... »

– Le blog de Colette Camelin, *Mediapart*

« *La Malchimie* contribue à combattre "le monstre [...] qui détruit le monde commun" et à "promouvoir l'âge du vivant" (Corine Pelluchon, *Éthique de la considération*, Seuil, 2018). La force de *La Malchimie* tient à la position de la narratrice et de son frère : les ravages produits par la "malchimie" sur un corps vivant sont montrés de l'intérieur ; elle tient aussi à la qualité poétique de l'écriture, au plus près des sensations et des émotions, avec pudeur. Le roman oppose deux espaces (le pré et la chambre stérile), deux époques (l'agriculture d'avant l'agrochimie et celle d'aujourd'hui), mais c'est dans l'écoute de l'enfant, dans son rapport au monde, que s'enracine sa capacité de révolte contre un ordre économique et politique destructeur. »

– Colette Camelin, *Revue Europe*

« La force du récit de Gisèle Bienne tient dans le contrepoint entre interrogations terribles sur "ces produits de guerre en temps de paix", souvenirs d'enfance et amour tendre qui la lient à son frère. La souffrance nourrit autant l'affection que l'engagement. »

– Simone Wehrung, *Dernières Nouvelles d'Alsace*

PROPOSITIONS PÉDAGOGIQUES

Paysages d'enfance

Aux pages 41-42, Gabrielle réanime pour son frère un paysage de son enfance.

Consigne possible : À votre tour, puisez dans vos souvenirs pour en extraire un paysage d'enfance, et décrivez-le.

Progrès et technologie

« Ce qui me dérange, moi, c'est cette muraille qui sépare les deux agricultures, l'industrielle et la biologique. À l'époque de notre père, ces camps adverses n'existaient pas » (p. 49).

De l'abandon d'une agriculture familiale et locale à une agro-industrie mondialisée, on ne compte parfois qu'une génération : c'est là aussi le récit de *La Malchimie*. Cette évolution précipitée de l'agriculture est symptomatique d'une course au progrès toujours accélérée. Ainsi se creusent des écarts de techniques et de dépendance à ces techniques entre les générations. Afin de mesurer ces écarts, nous proposons aux élèves d'interroger un·e aîné·e, parent, grand-parent, et de recueillir leurs témoignages sur les technologies de leur adolescence et/ou leur conception du progrès à cet âge-là.

Les animaux à notre merci

« Les animaux, ces vivants qui ne peuvent s'opposer, sont à notre merci. C'est toujours pour eux l'état d'exception » (p. 67).

Consigne possible : Et si les animaux avaient le droit de vote ? Incarnez un animal de votre choix, et rédigez un plaidoyer de son point de vue.

ŒUVRES EN ÉCHO

Œuvres citées par Gisèle Bienne dans *La Malchimie*

- David Rieff - *Mort d'une inconsolée. Les Derniers Jours de Susan Sontag*
- Susan Sontag - *Renaître, journaux et carnets (1947-1963)*
- Gisèle Bienne - *Retrouver le petit Frère*
- Éric Guéret - *La Mort est dans le pré* (film)
- Edgard Pisani - *Un vieil homme et la terre. Neuf milliards d'êtres à nourrir. La nature et les sociétés rurales à sauvegarder*

Documentaires sur l'ingénierie génétique et les produits phytosanitaires

- Victor Luengo - *The Price of Progress*
- Evan Mascagni, Shannon Post - *Circle of Poison*
- Sandy McLeod - *Seeds of Time*
- Keely Shaye Brosnan & Teresa Tico - *Poisoning Paradise*
- Cyrus Sutton - *Island Earth*
- Aube Giroux - *Modified*
- Pierre Fromentin - *Ceux qui sèment*



Vivre dans un monde qui meurt, lutter pour une nouvelle philosophie de l'écologie

- Emanuele Coccia - *La Vie des plantes. Une métaphysique du mélange*
- Pierre Charbonnier - *Culture écologique*
- Andreas Malm - *Comment saboter un pipeline ?*
- Jeanne Burgart-Goutal - *Être Écoféministe. Théories et pratiques*
- Virginie Maris - *La Part sauvage du monde. Penser la nature dans l'Anthropocène*
- Malcom Ferdinand - *Une Écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen*
- Grégory Quenet, Guillaume Blanc et Mathieu Guérin - *Protéger et détruire Gouverner la nature sous les tropiques (XX-XXI^e siècle)*
- Marine Calmet - *Devenir gardiens de la nature. Pour la défense du vivant et des générations futures*
- Wendy Delorme - *Viendra le temps du feu*
- Flaminia Paddeu - *Sous les pavés, la terre. Agricultures urbaines et résistances dans les métropoles*
- Eula Biss - *Avoir et se faire avoir*
- Arturo Escobar - *Sentir-penser avec la terre. L'écologie au-delà de l'occident*
- Vinciane Despret - *Autobiographie d'un poulpe*
- Vinciane Despret - *Habiter en oiseau*
- Silvia Federici - *Réenchanter le monde. Le féminisme et la politique des communs*
- Jean-Christophe Bailly - *Le Parti pris des animaux*
- Bruno Latour - *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*
- Peter Wohlleben - *La Vie secrète des arbres*
- Elizabeth Kolbert - *La Sixième Extinction, comment l'Homme détruit la vie*
- Peter Singer - *La Libération animale*
- Hans Ulrich Obrist, Kostas Stasinopoulos - *140 Artists' Ideas for Planet Earth*

La vie paysanne

- Zola, *La Terre*
- Rachel Carson - *Printemps silencieux*
- Barbara Kingsolver - *Un été prodigue*
- Marie-Hélène Lafon - *Les Pays*

Alternatives agricoles en Bourgogne-Franche-Comté

- Terre de Liens Bourgogne-Franche-Comté
- La Confédération paysanne Bourgogne-Franche-Comté
- Réseau AMAP Bourgogne-Franche-Comté
- Les Croqueurs de Carottes

Les Larmes de Chalamov

Note de l'éditeur

Les larmes de Chalamov

Le portrait littéraire de la vie d'homme, d'écrivain et de détenu de Varlam Chalamov, auteur des *Récits de la Kolyma*, œuvre majeure sur le Goulag : Gisèle Bienne se réfère aux lectures de Chalamov, à sa correspondance en particulier avec Pasternak, Soljenitsyne, Nadejda Mandelstam, elle interroge avec acuité son éthique et les effets de ses longues années de zek (prisonnier du Goulag) sur sa santé et son existence quotidienne. Une lecture amie, lucide et stimulante d'un écrivain décisif du XX^e siècle.

"On parle parfois d'un avant et d'un après au sujet d'une grande lecture, pour moi ce fut celle de Chalamov."

G. B.

« Chaque phrase du récit est créée avant d'être écrite dans la pièce vide (c'est toujours à moi que je m'adresse). Je crie, je menace, je pleure. Rien n'arrêtera mes larmes. Ce n'est qu'à la fin, une fois le récit achevé en totalité ou en partie, ce n'est qu'alors que j'essuie mes larmes » (V. Chalamov).

**I / « KOLYMA, KOLYMA,
Ô PLANÈTE ENCHANTÉE
L'HIVER A DOUZE MOIS.
TOUT LE RESTE, C'EST L'ÉTÉ... »**



1/ «[...] des paysages de bout du globe» (p. 28)

On dit de la Kolyma que c'est un lieu qui ne figure sur aucune carte, un endroit aux confins du monde, un «nulle-part». En réalité, il s'agit d'une région de Sibérie orientale, placée au-dessus du cercle polaire arctique, à 6 000 kilomètres à l'est de Moscou, à laquelle on accède par le port de Magadan, surnommé le «débarcadère de l'enfer». La région tire son nom du fleuve Kolyma, gelé sur une profondeur de plusieurs mètres durant 250 jours par an – les températures peuvent descendre jusque -50 °C –, redevenant libre de glace seulement les quelques semaines d'été.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, ces terres ne sont peuplées que de nations indigènes comme les Tchouktches et les Evenks. Mais bientôt, sondée par des scientifiques et des explorateurs, la région se révèle riche en gisements aurifères, et connaît, au cours du XX^e siècle, une véritable ruée vers l'or. Le régime soviétique en fait un centre majeur d'extraction minière que, dans ces conditions extrêmes, seul le travail forcé rend possible : *«On savait depuis trois cents ans qu'il y avait de l'or dans cette région mais les tsars ne s'étaient jamais résolus à le faire extraire au moyen des travaux forcés. Le pouvoir soviétique est passé à l'acte. La "frontière morale" qui existait a été franchie, la frontière géographique aussi»* (p. 85). Et la Kolyma de devenir, entre 1930 et 1953, la plus terrible zone de déportation des goulags staliniens.

2/ La route des ossements

Pendant l'époque stalinienne, de nombreux prisonniers sont envoyés dans les camps du Goulag de la Kolyma. Neuf cent mille captifs russes, polonais, ukrainiens et baltes y furent détenus entre 1932 et 1953, date de la mort de Staline. Bien qu'il soit à peu près impossible d'arrêter un chiffre définitif sans données précises, on estime entre 130 000 et 500 000 le nombre de morts dans l'ensemble des camps de la Kolyma, à cause du froid et des mauvais traitements.

La mission des prisonniers était d'extraire l'or, l'étain, le tungstène et, dans le même temps, de développer les infrastructures de cette zone éloignée. La construction de la ville de Magadan et celle de la route de la Kolyma qui devait servir à convoier l'or, déburent ainsi en 1932, et 80 camps furent érigés, sous la direction d'Édouard Berzine, un officier de la Tchéka.

Les travaux de force étaient réalisés avec des méthodes pour le moins rudimentaires : *«Camps, routes, canaux, la ligne de chemin de fer Magadan-Palatka, des mines d'or, d'étain, de cobalt, de tungstène, d'uranium, et de charbon, des aéroports, des centrales thermiques et hydrauliques, des chantiers navals, forestiers et agricoles, des usines, cimenteries, briqueteries, verreries, fonderies... "tous ces milliards de mètres cubes de roches éclatées, toutes ces routes, ces embranchements, ces chemins, ces dispositifs de lavage, ces bourgs et ces cimetières, tout cela a été fait à la main, à la pioche et à la brouette"»* (pp. 30-31).

Lorsque les prisonniers mouraient à la tâche, et ils étaient nombreux, les sentinelles ne daignaient même pas les enterrer, abandonnant leurs corps dans les fondations de la route, utilisant leurs chairs comme mortier et les os comme substituts de pierres. Et si la glace les dissimulait sous son épaisseur, la fonte estivale les révélait aux autres galériens : *«Ce jour-là, il voit la montagne dénudée s'ouvrir et livrer un sidérant contenu. Dans le ventre de la montagne il y a des corps et les voici glissant sur son flan, nus, déposés non*

dans la terre mais dans la pierre, dans le permafrost, collés les uns aux autres » (p. 108). Véritable fosse commune géante de 2 000 kilomètres de long, la route de la Kolyma a hérité du surnom tristement célèbre de « route des ossements ». On dit, à cet égard, que sa construction a coûté un mort par mètre de route.

**« Je suis un petit jalon de la vie,
Un bâton enfoncé dans la neige,
Une voix que l'écho a égarée
Dans les glaces de ce siècle »
(V. Chalamov).**

II / « SURVIT-ON POUR ÉCRIRE UN JOUR, ÉCRIT-ON POUR SURVIVRE ? » G. BIENNE

1/ Un survivant

Varlam Chalamov est un des survivants de la Kolyma.

Fils d'un prêtre orthodoxe russe, il est arrêté une première fois en 1929 : *« Il a vingt-deux ans. Il travaillait à Moscou dans une imprimerie clandestine de l'université à la diffusion du Testament de Lénine »* (p. 22). Un texte dans lequel ce dernier manifestait ses réticences à l'égard de Staline qu'il jugeait *« grossier, brutal »*. Le jeune homme est envoyé trois ans dans un camp de travail à Vichéra (Oural central).

Au moment des Grandes Purges stalinienne, Chalamov est classé KTRD et accusé d'être *« fauteur d'activités contre-révolutionnaires trotskistes »*. Cinq ans après sa remise en liberté, il repart au Goulag en janvier 1937, dans la prison à ciel ouvert qu'est la Kolyma. Là-bas, dans d'inimaginables conditions de travail, auxquelles s'ajoute le terrible du froid, de la faim, de la maladie, de la peur, des humiliations, des tortures, des exécutions sommaires, il devient ce qu'il nomme *« un crevard »* : *« Deux semaines, c'est très exactement le temps qu'il faut pour transformer un homme valide en crevard. »*

Car être condamné à la Kolyma, c'est être envoyé au *« carrousel de la mort »*, devenir un corps indifférencié, totalement déshumanisé, bon à crever. Y survivre, sauver sa peau qu'on a si près de l'os, relève du miracle. C'est pourtant le cas de Chalamov.

Épuisé et malade, il échappe une première fois à la condamnation à mort grâce à la clémence inattendue d'un juge instructeur. Embauché pour la qualité de sa calligraphie, il est chargé de recopier pour ce dernier des listes interminables de futurs fusillés, jusqu'au jour où son propre nom surgit, comme nous le raconte le chapitre « Le dossier déchiré » (pp. 49-57) : *« Sa condamnation à mort a brûlé sous ses yeux. »* D'autres intercesseurs suivront, chacun œuvrant à sa manière pour maintenir Chalamov en vie, comme le Dr Lesniak et l'infirmière Nina Savoïeva qui l'accueillent à l'hôpital, corps brisé et chair à vif, et le soignent avec bienveillance. En 1946, c'est au tour du Dr Pantioukhov qui l'encourage à suivre des cours d'aide-médecin à Magadan, diplôme grâce auquel il cesse d'être un crevard et bascule du côté de ceux qui leur viennent en aide.

Grâce à cette nouvelle condition, alors qu'il n'avait auparavant d'autre choix que d'écrire dans sa tête, le poète qu'est Chalamov se remet à griffonner « *sur les revers et les pages de garde de pharmacopées, sur des feuilles de papier d'emballage, sur des sachets* ». Libéré en 1951, il a l'obligation de rester dans la zone de la Kolyma, mais peut y écrire « *nuit et jour dans des cahiers de fortune* ». Car, dans le cas de Chalamov, l'écriture, plus que tout autre chose, est salvatrice : « *Renoncer à écrire, à "témoigner", serait mourir une nouvelle fois à soi-même. C'est malgré tout ce que de nombreuses familles ont attendu de ceux qui sont revenus des guerres, des camps, des prisons : le silence du revenant, son adaptation rapide à une nouvelle vie. Chalamov a interrogé d'anciens détenus : "Y eut-il dans leur vie un seul jour où ils ne se soient pas souvenus du camp ? La réponse était invariablement : non"* » (p. 169).

Lorsqu'il est autorisé à quitter la région à la mort de Staline en 1953 et à revenir dans les environs de Moscou, il mène une existence rendue particulièrement difficile par les dégradations de son corps : « *Le corps garde la mémoire du froid quelle que soit la température ambiante, comme il a gardé celle de la faim* » (p. 95). Il ne supporte plus le froid de l'hiver, ni la plupart des aliments : « *Son estomac ne tolère la nourriture d'aucune cantine* » (p. 95). Mais l'écriture le tient, ainsi que la volonté de narrer la réalité des camps, celle qui tire « *l'homme aux frontières de ce qu'il nomme le "transhumain"* » (p. 45). L'entreprise est nécessaire, d'abord pour l'exutoire que représente l'écriture, mais aussi parce qu'il est essentiel que le sort des zeks (abréviation désignant les prisonniers du Goulag) soit connu de tous : « *[Il] a décidé de consacrer le reste de sa vie à cette vérité-là* » (p. 42). Chaque jour, il s'attelle à sa tâche. Les souvenirs sont à ce point vivaces que les mots surgissent avec immédiateté : « *Pas de brouillon, de correction, de retouche ; une écriture en direct. Le son est premier. Le flux de la pensée épouse celui des phrases. La prose qui en résulte est sobre, dépouillée et cependant abyssale* » (p. 45). Le camp, dit le poète, est une école négative de la vie, dans le sens où elle amène, au prix d'une incommensurable souffrance, à une connaissance du pire de l'homme : « *Notre époque a réussi à faire oublier à l'homme qu'il est un être humain.* » C'est cette terrible connaissance qu'il lui faut désormais partager.

Chalamov aura passé près de vingt années en détention. Il en passera tout autant à raconter sans relâche l'indicible déshumanisation qui y règne.

2/ « Tracer, écrire »

C'est par l'évocation de la « route des ossements » que débute les *Récits de la Kolyma* ainsi que le récit de Gisèle Bienne : « *Comment trace-t-on une route à travers la neige vierge ?* » s'interroge Varlam Chalamov. Qu'il en aille du travail forcé à mains presque nues au sens littéral ou de la métaphore de l'écriture, l'un et l'autre doivent affronter une terre vierge qui reste à défricher. Si la Kolyma était à construire, son récit l'était tout autant : « *Ses pas d'ancien détenu poussant la brouette dans les tranchées des mines d'or de la Kolyma se métamorphosent en mot pesant leur poids d'existence indicible* » (p. 10). L'entreprise est aussi immense qu'ardue. Varlam Chalamov, survivant du Goulag, « *a été l'un des premiers à tracer une route nous menant à la Kolyma. Il la trace au crayon de graphite noir sur des cahiers d'écolier non raturés [...] La pluie, les larmes ni le sang ne peuvent faire fondre les marques de ce crayon* » (p. 13). La dysenterie, les poux, les abcès purulents, les cruautés des prisonniers de droit commun, les instincts bestiaux de survie, rien ne doit être oublié, tout doit être dit de ce quotidien inconcevable dans une littérature qu'il veut « *libre et infaillible* ». Il ne doit « *rien falsifier, ne rien édulcorer, à moins d'être un salaud* » (p. 93).

Non seulement il faut travailler à même la matière des souvenirs douloureux, mais il faut aussi le faire dans la langue la plus juste qui soit, sans idéalisation, presque sèche dans son laconisme, car l'enfer ne pourrait se raconter autrement. Luba Jurgenson, qui a dirigé la publication des *Récits* chez Verdier, voit ce récit liminaire, titré « Sur la neige », comme un manifeste littéraire : « *La nouveauté radicale de son travail littéraire, écrit-elle, est évoquée par l'image d'une trace déposée sur un terrain vierge, et qui peut devenir une route. Le découvreur, l'explorateur s'est transformé en sapeur qui détruit les fortifications ennemies – les normes esthétiques en vigueur : il n'ouvre ce nouveau chemin qu'au prix de sa vie, et pour le refermer aussitôt.* » Dans l'édition Maspero, on lui fait ainsi écho : « *Grand dissident soviétique, condamné en 1966 à sept années de goulag, Siniavski assimilait l'homme et l'œuvre, plaçant les Récits "aux antipodes de toute la littérature qui existe sur les camps" et parlait d'un "sentiment d'authenticité, d'adéquation du texte au sujet", insistant sur sa spécificité existentielle : "Il écrit comme s'il était mort. Il n'a rapporté du camp qu'une expérience purement négative."* »

Chroniqueur de l'âme selon ses propres termes, Chalamov s'astreint à en exhumer toutes les noirceurs, et cette exigence ne va donc pas sans celle de l'écriture qui se veut moderne à l'exemple d'un Faulkner dont il était un fervent admirateur : « [...] pour lui, le roman est mort, [il] est à la recherche d'une prose excluant descriptions, caractère, développement » (p. 98). Le poète se montre intraitable à cet égard : « *Il est un revenant et les revenants écrivent autrement que les vivants* » (p. 170). On pourrait presque parler d'intransigeance puisque le rescapé en va jusqu'à se brouiller avec certains de ses congénères comme Soljenitsyne qu'il accuse d'avoir adouci la réalité des camps pour pouvoir être publié, et dont il rejette le style classique canonique, comme nous le relate le chapitre « Chalamov, lecteur de Soljenitsyne ».

III / « LES RÉCITS OPÈRENT COMME ŒUVRE DE RÉSISTANCE À LA DÉSINTÉGRATION DE L'HUMAIN. CHALAMOV : CORPS USÉ ET BLESSURES À L'ÂME » (P. 24)

1/ Une composition fragmentaire

C'est donc cette vie que nous raconte Gisèle Bienne en optant pour une structure similaire aux *Récits de la Kolyma*, c'est-à-dire une composition fragmentaire. Les chapitres, relativement courts, se succèdent ainsi sans véritable lien logique, et fonctionnent comme autant de pièces de puzzle dont il faut se saisir pour reconstruire le portrait de l'homme brisé par le camp que fut Chalamov. Il ne faut donc pas attendre de ce récit un déroulement chronologique. Ce n'est, par exemple, qu'à la page 70, dans le chapitre « Des couleurs sous la glace » inspiré de « La quatrième Vologda », que l'autrice nous propose un éclat d'enfance à travers une réminiscence initiée par un cahier couvert de dessins enfantins dont les couleurs vives rappellent au prisonnier les siens : « *Il regarde ces dessins et*

le voici tout à coup transporté à Vologda, la ville de son enfance, cette extraordinaire ville du Nord, la "résidence" des exilés du tsarisme» (p. 71).

Une narration d'autant plus éparse qu'elle s'éloigne volontiers de la stricte biographie de Chalamov en évoquant tout d'abord celle de l'autrice. Le second chapitre, intitulé «La cause», nous relate ainsi sa découverte de Varlam Chalamov et le point de bascule qu'il constitua pour la jeune femme aux sympathies communistes qu'elle était alors : «Il y eut pour moi un avant et un après Chalamov» (p. 21). Mais le récit s'en va également creuser, dans des digressions fort à propos de personnes qu'il a pu côtoyer et avec lesquelles il a entretenu une correspondance. On croise ainsi Mandelstam, Anna Akhmatova, Marina Tsvetaïeva, Pasternak, Soljenitsyne, mais aussi d'autres artistes qui, à défaut d'avoir connu Chalamov, ont souffert, comme lui, des Grandes Purges staliniennes. Et, parce que le texte les cite abondamment, c'est tout un pan de la littérature russe que *Les Larmes de Chalamov* nous donne envie de relire ou de découvrir.

2/ Un miroir brisé

Une recomposition s'opère néanmoins au travers de cet éparpillement apparent. Dans *Les Récits de la Kolyma*, Chalamov narre au plus près de sa réalité la torture des camps à travers un «je» assumé, mais aussi au travers des alter ego que sont Krist, Andreiev et Goloubiev, comme si son être taillé en pièces n'avait d'autres solutions pour se raconter. Gisèle Bienne choisit ici de rassembler ces doubles fictifs pour rendre à l'auteur son unique contour et la vie terrible qui fut la sienne. À partir des bris du grand œuvre de l'écrivain russe, dans lequel elle va puiser son inspiration, elle travaille ainsi à une certaine reconstruction. Et ici, on ne peut s'empêcher de penser à cet éclat de miroir offert par l'ingénieur Kipreïev à Chalamov. Non seulement ce dernier s'en est servi pendant toute sa vie au camp pour se raser, mais il l'a ramené chez lui une fois libéré pour le faire encadrer : c'est dire son importance. De cet éclat de miroir aux bords coupants et dans lequel ne peut se refléter qu'un visage parcellaire et pourtant terriblement réel, on aurait presque envie de faire une métaphore des *Récits de la Kolyma*. Et, partant de là, grande est la tentation de voir dans le portrait que propose Gisèle Bienne une restauration du miroir dans son entier.

NOTE DE L'ÉDITEUR VERDIER À PROPOS DES RÉCITS DE LA KOLYMA DE VARLAM CHALAMOV

Édition intégrale. Traduit du russe par Catherine Fournier, Sophie Benech et Luba Jurgenson. Maître d'œuvre : Luba Jurgenson. Postface de Michel Heller, septembre 2003.

« Les Récits de Varlam Chalamov, réunis pour la première fois en français, retracent l'expérience de Varlam Chalamov dans les camps du Goulag où se sont écoulées dix-sept années de sa vie.

Fragments qui doivent se lire comme les chapitres d'une œuvre unique, un tableau de la Kolyma, ces récits dessinent une construction complexe, qui s'élabore à travers six recueils. Chaque texte s'ouvre sur une scène du camp. Il n'y a jamais de préambule, jamais d'explication. Le lecteur pénètre de plain-pied dans cet univers. Les premiers recueils, écrits peu après la libération, portent en eux toute la charge du vécu. À mesure que le narrateur s'éloigne de l'expérience, le travail de la mémoire se porte aussi sur la possibilité ou l'impossibilité de raconter le camp. Certains thèmes sont alors repris et transformés. La circulation des mêmes motifs entre différents récits, différentes périodes, constitue à elle seule un élément capital pour le décryptage de la réalité du camp ; on y retrouve la grande préoccupation de Chalamov : comment traduire dans la langue des hommes libres une expérience vécue dans une langue de détenu, de "crevard", composée de vingt vocables à peine ?

Les récits s'agencent selon une esthétique moderne, celle du fragment, tout en remontant aux sources archaïques du texte, au mythe primitif de la mort provisoire, du séjour au tombeau et de la renaissance. On y apprend que le texte est avant tout matière : il est corps, pain, sépulture. C'est un texte agissant. À l'inverse, la matière du camp, les objets, la nature, le corps des détenus, sont en eux-mêmes un texte, car le réel s'inscrit en eux. Le camp aura servi à l'écrivain de laboratoire pour capter la langue des choses.

Le camp, dit Chalamov, est une école négative de la vie. Aucun homme ne devrait voir ce qui s'y passe, ni même le savoir. Il s'agit en fait d'une connaissance essentielle, une connaissance de l'être, de l'état ultime de l'homme, mais acquise à un prix trop élevé. C'est aussi un savoir que l'art, désormais, ne saurait éluder. »

LIENS

Varlam Chalamov, un écrivain dans l'enfer sibérien (Arte) :

<https://www.arte.tv/fr/videos/107311-001-A/varlam-chalamov-un-ecrivain-dans-l-enfer-siberien/>

La Quatrième Vologda, écrite en 1982 :

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-nuits-de-france-culture/la-quatrieme-vologda-un-recit-autobiographique-de-varlam-chalamov-5991400>

PROPOSITIONS PÉDAGOGIQUES

Lettre à Galina

Consigne possible : En vous inspirant du quotidien de Varlam Chalamov tel qu'il est décrit dans le texte, imaginez la lettre qu'il aurait pu destiner à Galina, son épouse, restée seule à élever leur petite fille, Elena.

Refus d'oublier et travail de mémoire

Consigne possible : À la manière de Perec ou de Joe Brainard, et à partir des souvenirs de Chalamov restitués dans ce texte, rédigez un « Je me souviens » que le prisonnier aurait pu écrire.

« *Quereste-t-il de l'époque des camps ? J'interroge des photographies, celles de Tomasz Kizny* » (p. 203).

À l'instar de Gisèle Bienne, proposez aux élèves de travailler à partir de quelques-unes de ces photographies. La forme pourrait être relativement libre (poétique, narrative, descriptive...), mais les textes doivent tenir compte de la réalité du Goulag telle qu'elle a été détaillée par Varlam Chalamov.

Goulag - Les Solovki, le Belomorkanal, l'expédition de Vaïgatch, le théâtre au goulag, la Kolyma, la Vorkouta, la Voie morte par Tomasz Kizny (2003). (Photographies et documents historiques. Outre de nombreux documents photographiques d'archives portant témoignage de la vie dans les camps de 1923 aux années 1960, Tomasz Kizny apporte ses propres photographies, posant sur ces sites désormais en ruine et sur leurs populations hétéroclites un regard d'une étonnante profondeur et d'une rare humanité. Il a également rassemblé, dans une vaste collection, des documents historiques d'origines diverses, provenant d'anciens détenus ou administrateurs du Goulag, d'archives privées, mais aussi d'archives conservées par les administrations de l'ex-Union soviétique.)





Acrostiche

Gisèle Bienne nous apprend en page 12 que Goulag est l'acronyme de *Glavnoïé Oupravlenié Isspravitelno-Troudovikh Laguerëi*, signifiant direction générale des camps de redressement par le travail.

Consigne possible : À partir de ce que vous savez désormais de la réalité des camps, proposez un acrostiche à partir du terme GOULAG.

Variantes : Composez un acrostiche à partir du nom CHALAMOV ou KOLYMA.

Trois objets à emporter

Page 152, Gisèle Bienne nous relate le départ de Chalamov quittant la Kolyma et évoque les trois objets qu'il décide d'emporter avec lui dont le bris de miroir de l'ingénieur Kipreïev.

Consigne possible : Dans un départ précipité, quels seraient les trois objets à valeur sentimentale que vous emporteriez avec vous ? Expliquez le lien qui vous unit à eux.

Paysage aimé

Dans le chapitre « le sentier merveilleux » (pp. 142-149), Gisèle Bienne décrit le paysage de taïga dans lequel aimait à s'enfoncer Chalamov, devenu semi-libre en sa qualité d'aide-médecin.

Consigne possible : Certains endroits nous émeuvent particulièrement, pour leur beauté, leur histoire, ou le bien-être sensoriel qu'ils nous procurent. Décrivez le vôtre avec ses lignes, ses couleurs, ses odeurs et ses bruits.

ŒUVRES EN ÉCHO

Sur la route de la Kolyma

- Michaël Prazan, *Varlam*
- Nicolas Werth, *La Route de la Kolyma*

Régimes totalitaires

- Alexandre Soljenitsyne, *L'Archipel du Goulag*
- Alexandre Soljenitsyne, *Une journée d'Ivan Denissovitch*
- Evguénia Guinzbourg, *Le Vertige*
- George Orwell, *La Ferme des animaux*
- George Orwell, *1984*
- Victor Klemperer, *LTI, La langue du III^e Reich*

Survivre

- Charlotte Delbo, *Aucun de nous ne reviendra*
- Imre Kertész, *Être sans destin*
- Primo Levi, *Si c'est un homme*
- Daniel Arsand, *Je suis en vie et tu ne m'entends pas*
- Svetlana Alexievitch, *La guerre n'a pas un visage de femme*
- Heimrad Bäcker, *Transcription*
- Marguerite Duras, *La Douleur*



Littérature russe (auteurs.rices cités.ées dans le texte)

- Boris Pasternak, *Le Docteur Jivago*
- Marina Tsvetaïeva, *Vivre dans le feu*
- Anna Akhmatova, *Requiem*
- Ossip Mandelstam, *Le Bruit du temps*

Œuvres cinématographiques

- Costa-Gravas, *L'Aveu* (1969)
- Pour réfléchir sur l'idéalisation des camps : films polémiques à visionner en lien avec l'article paru dans *Le Monde*, « Holocauste, la représentation impossible », signé par Claude Lanzmann.
- Steven Spielberg, *La Liste de Schindler*
- Roberto Benigni, *La vie est belle*

Documentaires

- Alain Resnais, *Nuit et Brouillard* (1956)
- Guillaume Ribot et Antoine Germa, *Moissons sanglantes. 1933, la famine en Ukraine* (2022)
- *L'Empire rouge* (sur Arte.TV)